

«Clara Sola», vierge et martyre

CINÉMA Dans la jungle costaricaine, une femme handicapée ferait des miracles

ANTOINE DUPLAN
@duplantoine

Drue, moite, bruisante, la forêt équatoriale couvre la mesure où Clara (Wendy Chinchilla Araya) vit avec sa nièce et sa mère. Elle a 40 ans, souffre d'une scoliose et de frustrations. Elle entretient un lien quasi mystique avec une jument blanche. Des rubans violets délimitent un périmètre qu'elle ne doit pas dépasser. Brûlant de sensualité, elle s'adonne aux plaisirs solitaires, lovée parmi les lucioles au creux d'un arbre moussu; pour prévenir cette pratique impure, la mère recourt au tabasco pour lui faire les «mains pimentées». La vieille femme ne veut pas entendre parler d'opération chirurgicale ou de mariage, car elle entend rendre à Dieu sa fille «telle qu'il me l'a donnée». Son handicap, sa virginité, garantissent les miracles qu'elle est capable d'accomplir au cours de messes lucratives.

Peut-être Clara a-t-elle vraiment un pouvoir. Peut-être sait-elle guérir les genoux, les cancers, les cœurs... N'a-t-elle pas ressuscité un scarabée? La terre n'a-t-elle pas tremblé quand, telle une Carrie latine, elle a soudain mesuré sa solitude au bal des 15 ans de sa nièce?

Forces secrètes

Clara sympathise avec un jeune éleveur. Elle se sent charnellement attirée par lui. Déçue dans ses attentes, elle rejette le rôle qu'on lui a assigné, invoque le feu purificateur et confie à la rivière son corps meurtri avant de se fondre dans la jungle dont elle est l'émanation.

«Il y a quelque chose de spirituel dans la liberté qu'offre la nature, quelque chose qui contraste avec la plupart des religions, leurs règles et leurs restrictions qui désavantagent souvent les femmes», rappelle Nathalie Alvarez Mesén, qui signe son premier long métrage. Avec sa violence sourde et ses sortilèges perpétuant la tradition du réalisme magique sud-américain, *Clara Sola* attise des forces secrètes, réveille des mystères impénétrables et se pose en chant d'émancipation. ■

Clara Sola, de Nathalie Alvarez Mesén (Costa Rica, 2021), avec Wendy Chinchilla Araya, Ana Julia Porras Espinoza, Daniel Castaneda Rincon, 1h48

«Whaler Boy», pêcheur bredouille

CINÉMA En Sibérie, un jeune chasseur de baleines espère trouver l'amour en Amérique

Le détroit de Béring, qui sépare la Sibérie orientale de l'Alaska, mesure quelque 80 kilomètres de large. Une paille pour les pauvres chasseurs de baleines nés du mauvais côté, la Russie, alors qu'en face tout n'est que luxe, calme et Coca-Cola.

Leshka vit dans un pauvre village isolé, glacial en hiver, boueux en été. Internet a ouvert une lucarne dans sa grisaille: les shows érotiques dispensés par des filles blondes, roses et savonnées. Tombé amoureux fou d'une cam-girl, il se met en tête d'aller l'épouser à Detroit...

L'intrusion d'une illusion amoureuse amène une douce dissonance dans l'âme, la sombre réalité sibérienne, où l'électricité est aléatoire, où le sang des baleines harponnées, fusillées, rougit la mer, où leurs viscères se répandent en masses rosâtres que les flots roulent. Fou de désir, Leshka, 15 ans, se saoule la gueule, se bagarre avec son meilleur ami avant de filer vers la terre promise.

Poissons crevés

Surprise: l'Alaska ressemble furieusement à la grève qu'il a quittée. Le *whaler boy* pensait que Detroit, c'était la première à droite, un quart d'heure à pied. Or, il erre dans une toundra hostile, où coulent des ruisseaux non potables, jonchés de poissons crevés. Etant entré dans un cimetière de baleines, des ombres viennent à sa rencontre. Le chant des mammifères marins l'accompagne sous des architraves osseuses. Un crâne planté verticalement dans le sol évoque un masque de rituel chamanique.

Le brusque changement de tonalité de *The Whaler Boy*, passant du réalisme à une forme d'onirisme mystique, ressemble à un aveu d'impuissance. Le réalisateur, Philipp Yuryev, qui signe son premier long métrage, semble ne pas savoir comment terminer son film. A signaler sur la bande-son une chanson de Juliee Cruise, transfuge inattendue du cinéma de David Lynch. ■ A. DN

The Whaler Boy, de Philipp Yuryev (Russie, Pologne, Belgique, 2021), avec Vladimir Onokhov, Kristina Asmus, 1h33.

Un demi-siècle de danse à Lausanne

EXPOSITION Le Prix de Lausanne a connu cette année sa 50e édition. A cette occasion, le Musée historique propose un voyage dans les coulisses du prestigieux concours

ÉMILIE MATHYS

Légèreté et souffrance, deux notions inséparables dans le parcours de celles et ceux qui se rêvent en étoiles de la danse. Des sacrifices mais aussi des espoirs auxquels rend hommage le Musée historique de Lausanne à travers l'exposition *Envol - Le Prix de Lausanne, 50 ans de danse*, imaginée à l'occasion de la récente 50e édition du fameux concours international pour jeunes danseuses et danseurs de 15 à 18 ans.

Envol invite le public à chausser les pointes d'un jeune talent et découvrir les coulisses d'une manifestation synonyme de tremplin vers les écoles et les compagnies de ballet les plus prestigieuses du monde. Du processus de sélection qui enverra 20 candidats (sur les 376 dossiers reçus en format vidéo en 2022) vers le bouquet final aux loges où laque pour cheveux et costumes originels de *Giselle* et *Don Quichotte* côtoient peluches réconfortantes, jusqu'à l'ultime prestation devant le jury, l'exposition décortique toutes les facettes d'une compétition qui concentre les espoirs de danseurs venus des quatre coins du monde, et a définitivement assis Lausanne comme capitale de la danse.

Conserver l'éphémère

«Le ballet est un art aussi sportif qu'esthétique où, très tôt, le corps est modelé selon des normes strictes. Si la santé est l'une des préoccupations principales du Prix de Lausanne, nous interrogeons avec *Envol* la notion d'engagement, de dépassement de soi propre aux jeunes danseurs de ballet, qui peut aussi engendrer de la souffrance», détaille Céline Bösch, archiviste à la Fondation SAPA - Archives suisses des arts de la scène. L'image d'un pied ensanglanté - les pointes ne pardonnent pas - parle d'elle-même.

La majorité des photos, anciennes affiches et captations qui composent l'exposition a été prêtée par cette fondation, née en 2017 de la fusion entre la Collection suisse de la danse et la Collection suisse du théâtre, qui œuvrent pour la préservation de notre mémoire culturelle. Un précieux patrimoine en partie constitué par les dons des deux fondateurs du Prix de Lausanne, Philippe et Elvire Braunschweig.

«Si auparavant le costume était le plus important, aujourd'hui ça peut être le plan d'éclairage»

BEATE SCHLICHENMAIER, DIRECTRICE DE LA FONDATION SAPA

Garder les traces d'un art de l'instant comme la danse, en mouvement constant et dont les processus de production changent en permanence, est un vrai défi. «Historiquement, nous avons peu de vestiges provenant de la danse, au contraire du théâtre, basé lui sur des textes écrits», explique Beate Schlichenmaier, directrice de la Fondation SAPA. Ces reliquats ont aussi beaucoup évolué à travers le temps: «Documents papier, esquisses, photos, livrets, témoignages oraux avec les artistes en personne... Ce qu'on garde de nos jours n'est pas ce qu'on conservait



Le Prix de Lausanne en 1984, année charnière pour la danse. Alors que seul le classique était évalué jusqu'ici, le contemporain est alors introduit dans le concours. (E.J. PRESS/PRIX DE LAUSANNE)

forcément à l'époque. Si auparavant le costume était le plus important, aujourd'hui ça peut être le plan d'éclairage.»

«Le corps a gagné en considération»

La problématique de la sélection des archives s'ajoute également le volume du matériel qui a explosé ces trente dernières années, que ce soit dans le domaine du numérique, mais également en termes de créations. De nouvelles formes d'art vivant ont gagné leurs lettres de noblesse, à l'image du cirque, tandis que d'autres comme la performance se sont développées, et ce, souvent, loin de la scène institutionnelle. «Les institutions génèrent des traces écrites et enregistrées qu'elles ont les moyens de conserver, contrairement aux scènes libres, qui sont par ailleurs souvent les lieux où se font les innovations les plus intéressantes, remarque Jacques Cordonier, président de SAPA. D'où la nécessité pour notre fondation d'être une institution proche du terrain, d'avoir un bon réseau. Nous nous devons d'être représentatifs et sensibles à ce qui a émergé à un moment donné et qui n'était alors pas dominant.»

L'ultime salle d'*Envol*, qui montre les portraits de 50 finalistes du Prix de Lausanne, parmi lesquels Frédéric Gafner et Carlos Acosta, témoigne d'une évolution dans la diversité des profils au long des décennies, grâce notamment à l'introduction de sélections en format vidéo et de bourses pour les jeunes talents issus de milieux moins aisés. Si les normes dans le ballet évoluent lentement par rapport à d'autres domaines artis-

tiques, Céline Bösch note toutefois que «le corps a gagné en considération». Les anciennes évaluations, tout sauf tendres avec les ballerines et consultables au Musée historique, se focalisent aujourd'hui davantage sur «la capacité à oser se

lancer» et le «potentiel à évoluer, les progrès tout au long de la semaine de sélection», que sur l'esthétisme d'une chevelure ou d'un profil. ■

Envol - Le Prix de Lausanne, 50 ans de danse, Musée historique de Lausanne, jusqu'au 29 mai.

PUBLICITÉ

Une libération au féminin,
poétique et puissante